

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) **Item**[215. Paris, Vendredi 12 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

215. Paris, Vendredi 12 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document *est une réponse à* :



[211. Baden, Lundi 8 juillet 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1839-07-12

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°236/250-251

Information générales

LangueFrançais

Cote584, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

215 Paris, Vendredi 12 Juillet 1839 Onze heures

Se peut-il que ce N° 211 me soit un soulagement ? Pour Dieu, faites partir vos lettres tous les jours, longues ou courtes gaies au tristes. Il me faut une lettre ; il me faut quelques lignes ; il me faut vous, vous ! Vous ne savez pas avec qu'elle horrible rapidité l'inquiétude m'envahit, me poursuit. C'est la chemise de Nessus. Je vous en conjure ; ne soyez pas malade et dites-le moi. J'ai grande pitié de vous. Ayez aussi pitié de moi. J'ai beaucoup souffert, en ma vie ; beaucoup plus que je ne l'ai laissé voir à personne. Pourquoi ne mangez-vous pas ? Est-ce pour dégoût ? Ou bien ce que vous mangez vous pèse-t-il sur l'estomac ? Digérez-vous mal ? Si ce n'est que dégoût, surmontez-le un peu ! Pour moi, pour moi. Que je voudrais être là pour veiller à tout, pour tous savoir au moins. Et votre sommeil vous ne m'en parlez pas. Parlez-moi de tout, fût-ce toujours la même chose. Il n'y a en moi, toujours, qu'une même pensée. Je voudrais vous envoyer l'image complète de mes journées de ce qui les remplit en dedans. Vous verriez. Je devrais peut-être ne pas vous dire tout cela, ne pas ajouter mon inquiétude à votre fatigue. Si vous étiez près de moi, je me tairais mieux. Ne renoncez pas à marcher cela vous est bon. J'ai vu par vos lettres que vous dormiez quelquefois dans le jour. Ne vous en défendez pas.

Je veux parler d'autre chose. Nous sommes assez préoccupés ; agités dirait trop. La Cour rendra son arrêt aujourd'hui. Si Barbès est condamné à mort, le parti fera quelque démonstration, sans espoir, sans dessein sérieux même, par honneur, pour ne pas paraître frappé et mort du même coup. Peut-être quelque tentative sur la prison ; peut-être quelque coup de pistolet sur quelque voiture de Pair.

Paris est fort tranquille. Vous y seriez fort tranquille Je regarde votre lettre. Une chose m'en plaît. Votre écriture est bonne et ferme.

J'ai vu Pozzo. Affreusement maigri, rétréci rapetissé, les yeux enfoncés dans un cercle de charbon, la parole chancelante, les épaules voûtées, les jambes ployées, les habits trop larges, l'esprit aussi chancelant que la parole. Nous causions seuls dans le premier petit salon de Mad. de Boigne, Edouard de Lagrange est entré. Il l'a pris pour le Marquis de Dalmatie, lui a parlé du Maréchal ; puis M. de Lagrange passé, il m'a dit tout bas : " C'est bien le marquis de Dalmatie, n'est-ce pas ? " en homme qui doute de lui-même. Pourtant, il m'a parlé longtemps de ses dernières affaires à Londres de ses conversations avec Lord Melbourne et Lord Palmerston de tout ce qu'il leur avait dit sur la nécessité de maintenir la paix sur leurs intérêts et les vôtres dans la paix ; tout cela très nettement, très spirituellement, comme par le passé avec verve dans l'imagination, en même temps qu'avec faiblesse et trouble dans le langage. Puis en finissant : " C'est ma campagne de vétéran. Un autre hiver à Londres me tuerait." Il ne s'est pas pris de goût pour l'Angleterre, en y vivant, Madame de Boigne va mieux, beaucoup mieux. Elle est retournée hier à Châtenay. J'irai y dîner demain.

Connaissez-vous un M. de Lücksbourg, bavarois, qui remplacera probablement ici M. de Jennisson ? Il est venu me voir avant hier. Je l'ai trouvé bien. Si M. de Jennisson s'en va, peut-être son appartement se trouvera-t-il vacant. C'est un peu cher, mais bien gai. A présent tout à côté de la maison est arrangé. Vous n'auriez pas de bruit. Adieu. Je vais à la Chambre. On commence de bonne heure. Pourquoi n'êtes-vous pas à la Terrasse ? Adieu. Adieu. J'aurai de vos nouvelles demain n'est-

ce pas ? Ah que la vie est mal arrangée ! Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 215. Paris, Vendredi 12 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1839-07-12.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1745>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 12 juillet 1839

HeureOnze heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

51

est d'être son
caus, l'est un
tous il s'ôte
s'aurait pas

De commencer
vous par à la
de vos
sh, que la vie

Le peut-il que ce n° 211
me soit un soulagement ? Pour Dieu, faites
partir vos lettres, tous les jours, lorsque me court,
gâche au bistro. Il me faut une lettre, il me
faut quelques lignes, il me faut vous, vous !
Mais ne savez pas avec quelle horrible rapidité
l'inquiétude m'enlève, me poursuit. C'est la
chemise de Nestor. Je veux la coudre, ne
voyez pas malade et d'été le soir. Oh grande
pitié de vous. Ayez aussi pitié de moi. J'ai
beaucoup souffert en ma vie, beaucoup plus
que je ne l'ai laissé voir à personne. Pourquoi
ne manger- vous pas ? Et ne puis-je rien ? ou
bien ce que vous mangez vous pèse-t-il sur
l'estomac ? Digérez-vous mal ? Et ce n'est que
dégout, dormez-le un peu. Pour moi, pour
moi. Que je voudrais être là pour veiller
à tout, pour tout savoir au moins ! Et
votre sommeil, vous ne m'en parlez pas.
Parlez-moi de tout, fût-ce toujours la même
chose. Il n'y a en moi, toujours, qu'une même
pensée. Je voudrais vous ravoir l'image complète

de ma jeunesse, de ce qui les remplit en dedans.
Vos vœux.

Je devrais peut-être ne pas vous dire tout
cela, ne pas agiter mon inquiétude à votre
fatigue. Si vous étiez près de moi, je ne
saurais mieux. Je reviens pas à ma chère
lola, vous en avez. J'ai vu par vos lettres que
vous dormez quelquefois sans le savoir, ne vous
en défendez pas.

Je veux parler d'autre chose.

Mon bonhomme assez préoccupé, agité, dit
trop. La loi rendra son arrêt aujourd'hui.
Si Barber est condamné à mort, le parti fera
quelque démonstration, sans espoir, sans dessein
sérieux même, sans honneur, pour ne pas
paraître frappé et mort du même coup.
Peut-être quelque tentative sur la prison;
peut-être quelque coup de pistolet sur quelque
voiture de l'air. Paris ne sera tranquille.
Vous y serez fort tranquille.

Je regarde votre lettre. Une chose m'en
plaît. Votre écriture est bonne et ferme.

J'ai un Pizzo. apparemment maigre,
sèche, rapetissée; les yeux enfouis dans un
craie de charbon, la parole chantante, le

épanche, voutée,
large, l'esprit
haut, l'air
de l'air. Il la
lui a parlé
parlé, il m'a
marqué de D
qui s'est de
parlé longtemps
de la conversation
l'air l'air
sur la m'écrit
l'air m'écrit
cela lui m'écrit
par le passé,
même l'air
l'air. Il
de l'écrit
l'écrit. Il
l'écrit.

Madame
mieux. Elle
l'écrit y l'écrit
l'écrit
Bavarois, par
M. de l'écrit

t en dedans. s'entre, avoué, les jambes ployées, les habits trop
 larges, l'esprit aussi chancelant que la parole.
 dans l'ancien d'entre dans le premier petit salon
 de M^{re} de Boigne. Edouard de Cagny est
 entré. Il l'a pris pour le marquis de Dalmatie.
 lui a parlé du maréchal; puis, M^{re} de Cagny
 parti, il s'en est dit tout bas: « C'est bien le
 marquis de Dalmatie, n'est-ce pas? » un homme
 qui s'entre de lui-même. Pourtant, il s'en
 parle longtemps de ses dernières affaires, à Londres,
 de sa conversation avec lord Melbourne. et
 lord Palmerston de tout ce qu'il lui avait dit
 sur la nécessité de maintenir la paix, sur
 ses intérêts et les vôtres, dans la paix, tout
 cela bien nettement, bien spirituellement, comme
 par le passé, avec aussi dans l'imagination en
 même temps qu'une subtilité et subtilité dans le
 langage. Puis, en finissant: « C'est ma campagne
 de l'été. Un autre hiver à Londres me
 tuerait. Il ne s'en peut rien de plus pour
 l'Angleterre on y vivait. »

chez moi. Madame de Boigne va mieux, beaucoup
 mieux. Elle est retournée hier à Chateaufort.
 J'irai y dîner demain.

mais, Je vous envoie un M^{re} de Luchbourg,
 Bavarois qui remplacera probablement M^{re}
 de Luchbourg? Il est venu me voir avant.

Mais je l'ai tenu bien.

M. B. de Semillon s'en va, veut être son appartement de nouveau. L'il va tant. C'est un peu cher, mais bien gai. À présent tout à côté de la maison est arrangé. Vous n'avez pas de bruit.

Ah! Je vais à la chambre. On commence de bonne heure. Pourquoi n'êtes-vous pas à la Terrasse? Adieu, Adieu. Où en est de vos nouvelles, demain, n'est-ce pas? Ah, que la vie est mal arrangée! Adieu.

215

51
On voit un
partir vers le
gard au bout
sans quelques
Mais ne savez
l'inquiétude
chemin de
Croyez pas me
pitié de vous
beaucoup d'un
que je me la
de manger
bien ce que
l'automne? Je
dégust, d'ord
moi. Que je
à tout, pour
votre comm
Parlez-moi
chère. Je m
pense. Je